

Sociologie du Sud-Est

Revue de Sciences Sociales

n° 41-44 juillet 1984 - juin 1985

Spécial colloque

IDENTITÉ LOCALE

IDENTITÉ PROFESSIONNELLE

C.N.R.S.
Centre National
de la
Recherche Scientifique

Université de Provence
Université de Nice

SOCIOLOGIE DU SUD-EST

REVUE DE SCIENCES SOCIALES

n° 41-44 juillet 1984-juin 1985

SOMMAIRE

Alain MOREL	Avant-propos : identité et patrimoine ethnologique	1
Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN	Introduction	7

I - PRODUCTION DU LOCAL, DISCOURS IDENTITAIRES ET SCIENCES SOCIALES

Bernard GANNE	Le local, nouveau lieu de la sociologie urbaine	19
Jean-Pierre BROUAT Pierre BOIRAL	L'Emergence de l'idéologie localiste ... Débat	35 51
Jean-Claude CHAMBOREDON Jean-Philippe MATHY Anne MEJEAN Florence WEBER	L'appartenance territoriale comme principe de classement et d'identification	61 83

II - SOCIÉTÉS LOCALES ET APPARTENANCE PROFESSIONNELLE

Bernard BENSOUSSAN	Identités locales et mobilité socio-résidentielles	89 99
André DONZEL Jean-Claude GARNIER	Identité de la production et production des identités	103 113
Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN Pierre BOIRAL Claire BIDARD	Stratégies professionnelles et stratégies "locales" étude d'un bourg de margeride	119 141
Arlette APKARIAN-LACOUT Pierrette VERGES	Production, reproduction d'identités : Martigues	145 165
Philippe VIDELIER	Vénissieux devant l'industrialisation ...	169

III - LE MÉTIER COMME CULTURE

Sylvain MARESCA	Les paysans et la profession agricole	187
	Débat	205
Maurizio CATANI	Les scaldini de l'Apenin de Parme et Plaisance	209
Evelyne DESBOIS	Profils identitaires et trajectoires individuelles	219
	Débat	227
Hélène DELANOE	La bijouterie joaillerie parisienne : identités et pratiques urbaines	229
	Débat	239
Nicole MERCIER Denis SEGRESTIN	Retour à Belfort : Libres propos sur le projet urbain	243
	Débat	259
Jean SAGLIO	Systèmes industriels localisés et cultures professionnelles	263
	Débat	277

IV - GROUPES SOCIAUX ET STRATÉGIES DU LOCAL

Pierre HEBRARD	Enjeux de l'identité sociale de la minorité francophone en Ontario	283
	Débat	299
Yves POURCHER	Discours politique et local en Lozère	301
	Débat	325
Bernard JAUBERT	La formation d'intermédiaires et les politiques de développement social des quartiers défavorisés	329
Pierre VALARIE	Contrats de pays et gestion du social	341
	Débat	355
Jean CAMY Guy VINCENT	Fêtes et identité locale à Givors	359
	Débat	375
Bernard GANNE	En guise de conclusion : une démarche à poursuivre	377

RUBRIQUES

Annonce de colloque	Crise économique, politiques sociales Changements sociaux et travail social	383
---------------------	--	-----

Guy VINCENT
Jean CAMY

FÊTES ET IDENTITÉ LOCALE A GIVORS

Dans l'étude que nous conduisons sur les joutes et leur insertion dans les fêtes d'une part, sur le rock d'autre part dans la ville de Givors (1), on pourrait sans doute faire l'hypothèse que l'identité locale, - au moins dans ce cas, - ne peut être référée directement à une ou des identités professionnelles, si fortes qu'aient été celles-là jusqu'à une date récente. L'identité locale serait le résultat d'une création, donc d'un travail, et la fête, ou plutôt certaines fêtes, nous ont paru être un moment peut-être privilégié de cette création, qui, par ailleurs, - et ce sera le second aspect de notre propos, - ne supprime pas les différenciations sociales. Si bien que, entre les deux termes qui constituent le titre de ce colloque "identités locales et identités professionnelles", il faudrait introduire : identités collectives, identités culturelles. Enfin, le rapport au local, on le dit mais il faut essayer de le montrer précisément, a changé entre le début du siècle et la période contemporaine.

(1) Etude réalisée par un groupe de chercheurs lyonnais et givordins, pour la Mission du Patrimoine ethnologique : J. DUHART, F. GILBERT, J.C. MERMET, E. PARDELL, L. ROULLEAU-BERGER, A. VINCENT et les auteurs

L'analyse de l'identité locale à partir des fêtes et des jeux qui peuvent y être associés montre combien ce qui émane de ces instants intenses garde un caractère ambigu, l'objet de la célébration un certain mystère : s'entrecroisent dans une certaine confusion les références aux classes d'âges, aux sexes, aux activités professionnelles, aux quartiers. Pourtant les fêtes sont bien des moments où la socialisation est portée à son point d'incandescence et le caractère équivoque du phénomène, si on se réfère à une problématique de l'identité, ne peut en effacer la puissance. Si l'unanimité réalisée dans la fête par le fait d'"être ensemble" est seulement un moment, privilégié sans doute, de la vie collective, on observe comme l'indique J.J. Rousseau une sorte de "fusion des consciences" qui n'implique pas pourtant disparition des différences. Ce sont au contraire les différences codées et identifiées qui sont au coeur des relations dans la vogue (1) : "hommes mariés" et "célibataires", bandes de tel ou tel quartier semblent effacer ou plutôt transfigurer le quotidien des structures de métiers particulièrement bien dessinées à Givors. Le progressif développement de formes nouvelles d'organisations festives, la place jouée par les "sociétés" ou associations qui se multiplient entre 1885 et 1940 nous semblent de plus révéler un autre rapport à la localité, d'autres façons de faire émerger une "givordinité" et de la situer dans des ensembles plus vastes.

VOGUE DE GIVORS - VOGUES DE QUARTIERS

Jusqu'au milieu des années 1880 Givors connaît trois sortes principales de fêtes (2) : des fêtes religieuses, des fêtes ouvrières ou compagnoniques, des vogues enfin qui sont les plus largement populaires. Les deux premières sont des fêtes qui ne mobilisent qu'une partie relativement faible de la population et renvoient à d'autres réalités que celles de la vie locale.

(1) Nom que l'on donne dans la région de Lyon aux fêtes patronales.

(2) cf. "Fêtes à Givors", dans Education, fête et culture, P.U.L., 1980

Nous avons repris l'analyse esquissée dans ce premier travail en dépouillant des archives (notamment celles de la Société de Joutes et la presse givordine) et en effectuant une série d'entretiens.

Il n'en est pas de même pour la vogue qui rassemble traditionnellement presque tous les givordins autour de la jeunesse masculine organisée en bandes. Plusieurs mois avant la vogue, les bandes désignent une "ccmmission" qui va arrêter le programme de la fête, solliciter les subventions, distribuer aux jeunes gens pour un prix convenu la carte qui leur permettra d'accéder au bal ou à la joute. Elle fait aussi respecter un certain ordre dans la fête : correction des tenues, horaires, cérémonial.

On voit donc apparaître déjà ici une sorte de déplacement, et le procédé si caractéristique des fêtes qu'est l'inversion. Les rapports de pouvoir ne sont pas supprimés, même pendant le temps de la fête ; des pouvoirs sont transférés à "la jeunesse".

Si les jeunes ont l'initiative, toute la population se mobilise : les femmes vont fabriquer des "pâtés de vogue" qu'elles feront cuire dans le four mis à leur disposition par le boulanger. Les adultes lanceront à leurs parents des villages voisins les traditionnelles invitations pour la joute et le repas familial qui la précède.

De plus, à côté de "la" vogue, il faut remarquer qu'il y a une diversité des vogues givordines, dès le deuxième tiers du XIXe siècle. Si la vogue principale est celle de Givors-ville, la partie la plus ancienne de la cité, les vogues de quartiers ont souvent une forme ou un statut en rapport avec la jeunesse ou l'étendue de ces quartiers. La vogue du Canal, la plus importante après celle de Givors-ville, date de 1836. La Freydière, quartier le plus industriel, crée la sienne en 1886. Celle du quartier Joseph Faure, celle de Montrond, celle dite "du quai" sont plus tardives et plus modestes (2 jours ou 1 jour au lieu de 4 pour Givors-ville et Givors-canal).

A la vogue de Givors-ville, les bandes de jeunes qui s'identifient par leur quartier d'origine voisinent avec des bandes aux noms

pittoresques, comme les "crache-piquette" , les "mèches à la ranche". Tous délèguent leurs représentants à la commission de la vogue. Par contre dans les quartiers, la commission est constituée par les seuls jeunes du quartier en question. On voit donc comment les relations des vogues entre elles et l'organisation de la jeunesse renvoient à une diversité relativement enchevêtrée, qui ne s'appuie guère sur les structures professionnelles pourtant fortes dans Givors, comme l'ont montré J. Métral et Y. Lequin (1). Ce sont les sexes, les âges ou statuts matrimoniaux (célibataires, "vieux garçons", hommes mariés) qui constituent, formellement du moins, les éléments de structuration du collectif.

La vogue respecte un rituel qui connaît entre 1870 et 1940 peu de variations. Cependant celles apparemment minimales qui interviennent sont significatives. Voici le programme de la vogue de Givors-ville en 1902.

Le samedi la fête sera annoncée par de nombreuses salves d'artillerie, à 8 heures du soir grande retraite aux flambeaux.

Dimanche matin, à 8 heures, promenades des jeunes gens faisant partie de la vogue en costumes de joute. A 11 heures, grande joute sur le Rhône par les vogueurs. Une magnifique écharpe sera décernée au vainqueur. A 4 heures du soir, place de l'Hôtel-de-Ville, grand bal sous la direction de M. Jules Mouton, le maestro givordin.

Lundi matin, promenade des hommes mariés faisant partie de la vogue. A 11 heures, grande joute entre les hommes mariés de la localité et étrangers amateurs qui voudront y prendre part. Entre 4 et 5 heures du soir, les visiteurs auront le plaisir d'assister au clou de la fête par la joute des Naquimbas. A 4 heures du soir, continuation du bal qui se terminera à une heure fort avancée de la nuit.

Mardi matin, sérénade aux commerçants. A 2 heures du soir, mât de cocagne, course de sacs, jeux de la poêle, de la seille, de la serisque

(1) "Une mémoire collective : les métallurgistes retraités de Givors", Annales , janvier - février 1980.

et du pot cassé.

A 4 heures du soir, réouverture du bal, à une heure du matin pour terminer la fête, grand galop infernal.

Les trois jours, à dix heures du soir, grande bataille de confetti.

MM. les amateurs qui prendront part à la joute seront tenus de se conformer au règlement.

Nota. - Les jeunes gens de la localité qui n'auraient pas souscrit à la fête ne pourront prendre part ni à la joute, ni à la danse.

Le meilleur accueil sera réservé aux étrangers.

Par rapport à ce programme qui correspond à ce qui se passait depuis 1880 au moins, on s'aperçoit qu'apparaissent d'abord dans des vogues de quartiers, puis dans la vogue de Givors-ville, des modifications de contenu qui traduisent la place croissante prise par les sports au détriment de certains jeux traditionnels. On voit ainsi que le Mardi, le mât de cocagne, la course de sacs, les jeux de la poêle, du pot cassé, de la serisque, sont remplacés par une course cycliste. A la vogue du quai en 1913, une course du même genre se déroulait le Dimanche et la vogue du quartier Joseph Faure avait la même année à son programme une course pédestre. Cependant il faut attendre les années 20 pour qu'une telle transformation touche aussi la vogue de Givors-ville.

Tout se passe donc comme si il y avait d'une part un désir d'assurer, par la nouveauté, à la fois le succès et l'originalité des vogues de quartier, d'autre part, à Givors-ville, la volonté de maintenir la forme traditionnelle.

Enfin, mais il y a là plus qu'un détail, les vogues mobilisaient pendant trois jours toute la population entre les salves d'artillerie (4 heures du matin), le réveil en fanfare du premier jour (5 heures du matin) et le "grand galop infernal" qui clôturait le bal (2 heures du matin) du dernier jour.

En 1933 la vogue a abandonné ces réquisitions. La fête commence à 10 heures et l'on trouve quelques plaintes contre l'excès de

bruit pendant plusieurs jours et nuits. Alors ? ce que nos témoins décrivent comme une perte progressive d'enthousiasme à la fin des années 20 correspond bien à un désengagement de la population. La fête se voit affectée d'espaces et de temps plus réduits, parce qu'elle commence à gêner. L'excès auquel tout le monde était convié n'est plus de mise. Même si l'on incline vers des théories de la fête-rupture (1), - dont l'extrême est la fête carnavalesque, - il n'en faut pas moins admettre que les fêtes changent lorsque la vie sociale locale avec laquelle elles entretiennent des relations très complexes se modifie.

Progressive disparition de la coutume de la "Saint-Lundi", rationalisation des techniques de travail et des modes de transmission des savoirs professionnels sont d'autres repères de la transformation d'un mode de vie. Doit-on imaginer que certains débordements soient autrement endigués ?

L'aspect rituel de la vogue, le souci important de sa reproduction à l'identique, n'ont jamais impliqué domestication, disparition de l'incertitude et des excès imprévus. En témoigne la lettre suivante envoyée par Jenny Pitrat à son cousin, en 1853 (2):

"...si nous avons tardé de t'écrire, c'est que nous voulions te donner quelques détails sur les vogues. Celle de Grigny a commencé à n'être belle. Celle de Chasse, de Brignais, St-Romain-en-Gal se sont trouvées toutes le même jour, ce qui a fait qu'il y avait un peu moins de monde. A celle de Givors il faisait bien beau temps. Il y a eu beaucoup de monde. Tucheboeuf n'a pas pu gagner la joute. C'est Robelet qui l'a gagnée. Le lundi les hommes ont jouté mais les jeunes gens trouvaient que ça durait trop longtemps. Ils ont fait couler les barcots à fond et ils ont cassé et brisé comme il font toujours. Les hommes n'ont pas pu finir de jouter, ce qui a manqué à faire arriver des raisons. Il y a eu Sigaud fils qui s'est battu avec Ziecler cordonnier. Sigaud était à boire dans un cabaret au fond de la place. Ziécler y est entré

(1) Voir J.Camy et G.Vincent, loc.cit.

(2) Document d'archives familiales communiqué à J.M DUHART, archiviste de la ville de Givors.

et ils se sont cherchés dispute. Ziecler a cassé une bouteille sur la tête à Sigaud, il a encore la tête empatée. Je pense bien que s'il a reçu il a donné ; mais toujours Sigaud a porté plainte. Ziecler a été emmené à Lyon la chaîne au cou et les mains attachées ; il y est encore. La vogue du Canal a bien mauvaise tournure. Les jeunes gens n'y mettent guère d'entrain. Francis nous dit de te dire que l'on t'attend pour passer les conventions. Les hommes du Canal, voyant que les jeunes gens ne se pressaient pas, ont placé hier le drapeau, jour de l'Assomption. Il y a eu à Givors la fête de Napoléon. Les vieux soldats de l'Empire ont été invités par une lettre à se rendre à la grand messe. Il y avait de notre quartier : Jean Fleuri, Nini Tonon, le père Charmi. A la mairie on leur a donné à tous un drapeau. Ils se sont tous rendus à l'église la musique de M. Hubert et les autorités en tête. On leur a ensuite payé à diner chez M. Bonnard. Il y a eu une illumination le soir et un concert sur la place. Mais on n'a pas dansé. Un feu d'artifice au pavillon Chapat qui n'a guère bien réussi car la pluie arrivait au grand trot."

Si s'oppose ici de façon presque caricaturale, l'austère célébration officielle et la vogue populaire avec ses excès, les tentatives pour circonscrire l'étendue de ceux-ci n'en existent pas moins. Voici par exemple l'arrêté pris par le maire de Givors en 1868 (voir document joint). La fête inclut la violence. Comme elle inclut, quitte à les transmuier, les différences.

La vogue reste un enjeu : une partie de la jeunesse, celle qui est le plus étroitement liée au Cercle Catholique se tient à l'écart ; les notables y affichent leur statut particulier (une barque aux tentures de soie est mise à leur disposition pour la vogue de 1913).

Si bien que, on l'aura noté, le terme même de fête populaire est nécessairement ambigü. Il s'agit d'ailleurs ici moins d'une évolution historique linéaire que d'une ambiguïté présente dès le départ. La vogue est virtuellement populaire au sens où toute la population s'y associerait, elle est populaire (et subsiste) tant que les classes populaires locales peuvent y produire un certain nombre d'actes

de significations.

On voit donc que la vogue de Givors n'est ni la mise en scène d'un ordre social ni sa représentation mythifiée. Un espace est ouvert dans une certaine ambiguïté, mais il permet que s'expriment un certain nombre de "valeurs dominantes" (formule qu'il ne faut évidemment pas prendre ici au sens de valeurs des classes dominantes).

Celles-ci ne peuvent être d'ailleurs facilement abstraites et c'est dans la description même des temps forts de la fête qu'on peut le mieux tenter de les approcher. Nous en parlerons dans un instant à propos des joutes.

VOGUES ET NOUVELLES FETES

Les vogues ne disparaissent que dans les années cinquante. Leur crise, comme nous l'avons dit, est cependant engagée depuis longtemps: difficultés pour la vogue du Canal dès 1911 ("les jeunes gens s'en désintéressent"). C'est surtout semble-t-il dans les années 30 que le déclin est sensible. Un des signes que l'on peut observer sur les difficultés de la vogue à perdurer, c'est l'introduction progressive d'autres fêtes, qui ont d'autres supports que ceux des "bandes de jeunesse". Elles correspondent à l'apparition d'une autre dynamique sociale, d'autres organisations qui engagent un autre rapport au local.

S'est mis en place progressivement depuis le milieu des années 1880 un réseau d'associations qui vont proposer leurs propres fêtes et servir de supports à des manifestations de portée nationale (fêtes fédérales par exemple). La multiplication de ces sociétés, sensible surtout peu avant la première guerre mondiale, et leur dynamisme entraînent une croissance très importante du nombre de fêtes organisées à Givors. On y reprend une partie du cérémonial traditionnel : défilé, banquet, démonstration portant sur les activités de la société, bal et parfois même, le matin, réveil en fanfare.

Cette continuité apparente dans les formes ne doit pas cacher la nouveauté ; il semble bien que ce que l'on pourrait appeler un nouveau mode de formalisation des relations collectives soit en train de s'imposer même s'il ne revendique pas toujours une rupture avec la tradition. Les idéologies mobilisées avaient surtout jusqu'à présent retenu l'attention et on ne peut pas ignorer l'importance du phénomène, mais on n'avait peut-être pas assez insisté sur les formes nouvelles de relation et d'organisation collective, qui se développent à cette époque et sur la façon dont elle redessinent le "local".

Si le renom d'une Société s'évalue à sa capacité à rassembler largement les associations et la population locale à l'occasion des manifestations qu'elle organise, les "fêtes des sociétés" renvoient à un univers plus large. Avec les "sociétés amies" de la région, on célèbre d'autres valeurs que celles qui transparaissent dans la vogue : patriotisme, solidarité nationale, sens de l'ordre et de l'hygiène affirmés publiquement, spectaculairement.

A Givors, l'Indépendante (Société de gymnastique fondée en 1885) et la Société de Sauvetage et de Joutes (fondée en 1886) (1) connaissent le plus large succès. Ce n'est pas seulement à leur ancienneté qu'elles le doivent, mais à une position qui se veut "au service de tous" et qui est largement perçue comme telle par la population. Mais leur statut n'est pas absolument identique. La gymnastique, les exercices militaires que développent l'Indépendante vont en faire très tôt un des pivots de l'organisation des fêtes du 14 juillet. Il est significatif de voir que cette fête n'intégrera que tardivement - en 1911 - une activité traditionnelle comme la joute. La Société de Sauvetage et de Joutes n'y est présente que plus tardivement encore.

(1) J.M. DUHART a établi le répertoire des associations sportives givordines depuis 1867 ; voir les Cahiers de l'Académie du Souillat, N°3 (Archives municipales de Givors).

La fête républicaine ne tient à l'écart que les groupes cléricaux (Société de gymnastique l'Espérance fondée en 1911), et la presse locale qui les soutient souligne encore en 1933 "la baisse d'intérêt pour cette fête dans la population givordine correspondant aux vicissitudes que connaît la république". Mais à l'exception de ce petit groupe qui vit un peu en marge il semble bien que le 14 juillet ne sera la "fête de tous" (même si certaines associations militantes y investissent davantage : Amicale laïque créée en 1906 ou Mutuelle sportive créée la même année), que bien après la première guerre mondiale et sur un autre mode que la vogue.

C'est une autre modernité que suggèrent les fêtes fédérales. Celle que la Fédération des Sociétés de Sauvetage et de Sports Nautiques du Sud-Est organise à Givors en 1924 interdit pratiquement toute participation de la Société de Sauvetage de Givors aux épreuves! Le rôle de la Société qui mobilise ses membres est de promouvoir la fête, d'en assurer le bon déroulement. C'est en se mettant au service de l'organisation fédérale qu'elle affirme son importance et la réputation de Givors passe à l'extérieur par l'efficacité des sociétaires dans l'accomplissement de cette tâche. Bien sûr il est d'autres occasions où ce sont les capacités de la société et de ses membres dans les activités sportives elles-mêmes qui sont valorisées. Mais le plus souvent ce que l'on retient c'est le bon ordre plus que l'exploit. A une logique du champion telle que va la développer l'organisation sportive s'adjoint encore largement une logique de collectif où l'ordre est excellence. En 1905 on observait encore à la fin du concours de joutes la présence d'une "exhibition de champions", où un givordin s'oppose à un lyonnais. Nous sommes ici dans une situation où les acteurs ont une position intermédiaire entre les champions sportifs et les héros traditionnels

JOUTES DE VOGUE ET JOUTES SPORTIVES

C'est au début du siècle que les joutes s'organisent comme activités fédérées, que les associations qui les font pratiquer, sous l'impulsion de M. Poulailhon, fondé de pouvoir du Bureau de bienfaisance

de Lyon, organisent des championnats. Comme l'indique M. Poulailhon, le championnat, à la différence des concours, rassemble la totalité ou presque des joueurs, qu'ils utilisent la méthode givordine ou lyonnaise. Il y a d'ailleurs une volonté de fondre les méthodes, mais les givordins résisteront aux tentatives qui visent à les réduire ou à les assimiler. L'existence des sociétés permettait déjà une fréquence et une régularité plus grande dans la pratique que lors des vogues. Ces rencontres vont permettre à des joueurs d'un genre nouveau de s'exprimer.

Marcel EYDAN est né en 1905 et son père tenait avec sa mère un petit débit de boisson à Givors, tout en travaillant comme mouleur dans une fonderie locale. Au contact dès l'enfance des grands joueurs qui fréquentent l'établissement parental et font le récit de leurs exploits, il participe aux joutes sur chariot avec tous les enfants de son quartier. Rien jusque là ne le distingue de beaucoup d'autres givordins dans leur rapport aux joutes. Il va pourtant s'adonner à cette pratique avec des préoccupations nouvelles qui feront de lui entre 1931 et 1953 un champion exceptionnel, 17 fois champion de France.

Marcel Eydan est sans doute le premier à s'être intéressé aussi précisément à la technique des joutes, à s'être autant investi dans ce que beaucoup considéraient comme un jeu, même s'il symbolisait parfaitement une "manière d'être". En se servant d'un miroir il a cherché à analyser les forces mobilisées dans une passe, à percevoir les principales conditions du déséquilibre de l'adversaire. Innovant par rapport aux habitudes anciennes, il a conçu une technique adaptée à ses qualités et l'a incorporée d'une façon systématique. En plus d'un travail au miroir, il avait conçu un appareillage qui comportait en particulier une lance courte mais lestée qui lui permettait de s'exercer seul et à terre.

Les prédécesseurs d'Eydan n'étaient pas tous simplement doués d'une force exceptionnelle. Certains d'entre eux possédaient aussi

un savoir-faire remarquable, mais ils n'avaient jamais entretenu ce rapport conscient à leur technique. Ils ne s'étaient jamais non plus livrés à une observation aussi systématique de tous leurs adversaires en tenant à jour un véritable fichier ; chacune des caractéristiques essentielles du joueur y était notée. Mais le travail d'analyse ne s'arrêtait pas là : Eydan avait élaboré une grille d'observation de ses adversaires pendant la passe et déduisait de la partie du corps apparente malgré le plastron le type d'effet latéral à exercer pour faciliter leur chute. On peut évidemment supposer que d'autres avant lui adaptaient leurs actions aux positions de l'adversaire et que des "tours de main" aient pu se transmettre, mais aucun apparemment n'avait cherché à "théoriser" sa façon de faire et encore moins à la subordonner à une grille abstraite.

Il ne leur était pas davantage venu à l'esprit de se livrer à une culture physique quotidienne et conçue spécifiquement pour la joute. Or, Marcel Eydan s'était petit à petit constitué une gamme d'exercices qui visaient en particulier à développer une qualité jusque là peu mise en valeur par les jouteurs, la souplesse. C'est grâce à cette souplesse qu'Eydan pouvait utiliser une position de fente très basse, proche du "grand écart". Abaisser ainsi son centre de gravité lui a permis de vaincre des adversaires beaucoup plus lourds que lui, fait exceptionnel à l'époque.

Tous ces éléments montrent l'extraordinaire investissement réalisé par Marcel Eydan dans sa pratique des joutes. Bien sûr un de ses maîtres, Bouchardon, n'avait sans doute pas grand chose à lui envier sur le plan de la combativité, lui qui disait que dans une passe il n'y avait ni père, ni frère, ni ami. Mais au-delà de la mobilisation immédiate pendant le combat, Eydan s'engageait dans une ascèse conduite de façon rationnelle. L'investissement du quotidien allait jusqu'au refus de la consommation de cigarettes ou d'alcool en quantité excessive. Il fut un des premiers à rompre avec la tradition qui voulait que tout bon jouteur entre deux passes puise un supplément de forces dans la bonbonne de vin rouge

réservée à l'équipage des rameurs. C'est l'image même du vin ruisselant sur les tenues blanches qui lui paraissait répugnante et incompatible avec l'idée qu'il se faisait de son activité. Ouvrier modelleur puis chef d'atelier modèle, il tranchait avec certains de ses compatriotes jouteurs, buveurs et mangeurs émérites, ouvriers irréguliers adeptes de la "Saint-Lundi".

Ce comportement n'a pas toujours engendré la sympathie du public et de ses partenaires. Lors de la vogue, il ne s'accommode plus du "règlement" sommaire et imprécis qui laisse trop de place au hasard et à la tricherie. C'est la progressive constitution d'un champ qui s'autonomise qui va lui permettre de s'exprimer, le moment où s'organise de façon régulière, à l'initiative de promoteurs privés ou de fédérations, des rencontres qui redoublent et miment les fêtes collectives traditionnelles. Il dispose en effet d'une double compétence qui lui évite une excessive marginalisation et assure sa réussite : familier du monde des joutes fréquenté dès l'enfance il a aussi l'expérience d'une pratique sportive assidue engagée à la Mutuelle Sportive. Sur la sollicitation d'un ami et client de son père, il est entré à treize ans dans cette société de gymnastique et d'athlétisme, gagnant à quinze ans le titre de champion du Lyonnais de saut à la perche. Joueur-athlète il préfigure une nouvelle sorte de pratiquants aujourd'hui dominante. Sa longue cohabitation avec des jouteurs qui cherchaient parfois à s'inspirer de ses positions mais sans s'astreindre à la longue ascèse qui les rendait efficaces traduit les contradictions qui passaient au sein de la collectivité givordine et qui se concrétisaient d'une façon spécifique dans la Société de Sauvetage et de Joutes.

Pour F.C... , ouvrier charpentier dont la vie professionnelle l'a conduit d'une entreprise ou d'un chantier à un autre pendant une bonne partie de son existence, la joute reste une distraction : "moi, je prenais ça comme un amusement... je le faisais le mieux possible... j'ai été champion de France et je faisais partie du groupe qui s'est déplacé en Belgique en 1930 avec M. Borella... mais même si j'aimais jouter, je n'ai jamais été comme Eydan...

lui c'était vraiment un technicien... il calculait le moindre détail...". Habitué des vogues auxquelles il a participé régulièrement dans toute la région (il économisait la semaine pour pouvoir jouter le dimanche et boire quelques bons coups), C... souligne le statut particulier d'Eydan dans les années 30 : "Il joutait souvent avec Vallin et il le battait presque toujours... Quand par hasard Vallin gagnait, c'était une véritable ovation dans la foule...". C'est non seulement la victoire du plus faible qui est ainsi saluée (même si Eydan est moins lourd que ne l'est Vallin) mais aussi une manière d'être dans laquelle une bonne partie de la population givordine se reconnaît (1).

Eydan a introduit dans la joute un autre éthos. Celui-ci deviendra largement dominant dans la société après la deuxième guerre mondiale. C'est le moment où devient familière la formule "joueur de vogue" pour désigner quelqu'un qui ne sait pas jouter.

Transposition dans l'univers du sport d'un autre rapport au métier ? Y aurait-il ainsi moins une opposition entre corps professionnels différenciés qu'entre des attitudes professionnelles différentes ? De toute façon la manière d'être que manifeste la façon de jouter "fait sens" sans qu'il soit besoin de chercher des correspondances mécaniques. Celles-ci seraient d'ailleurs parfois illusoires : tel travailleur irrégulier, présenté comme un "pirate" du Rhône en raison de l'étendue et de la fréquence de ses braconnages, s'inscrit dans le fonctionnement de la société de façon durable et y exerce des responsabilités...

(1) Nos interlocuteurs nous ont souvent fait remarquer qu'un certain nombre de caractéristiques utilisées dans l'activité professionnelle étaient exploitées dans la joute : en particulier la force des mouleurs pour ramer sur les barques. Mais la Société et la joute ne sont pas pour autant la réunion et la transposition de groupes et d'activités professionnelles.

Ainsi l'affirmation d'une singularité que traversent de façon contradictoire des références moins locales, tout en se maintenant encore aujourd'hui , assume un rapport différent aux autres. Le rapport des givordins à leurs voisins et rivaux de Rive-de-Gier souvent évoqués lors des vogues, tisse un univers de proximités où "l'étranger" (c'est ainsi qu'on appelle tous ceux qui ne sont pas natifs de Givors, aussi bien dans la presse locale que dans les registres d'inscription des sociétés) n'est pas nécessairement rejeté ; mais il est plutôt mobilisé comme "alter égo".

La multiplication des "Sociétés" et leur fédération va progressivement donner un autre sens à l'activité des givordins. S'affirme de façon plus spectaculaire et plus nette leur inscription dans des luttes pour des enjeux d'un autre ordre : la patrie, la république, le bien public, mais aussi le travail assidu, l'efficacité technicienne. Cela ne fait pas disparaître pour autant les références locales et le local lui-même, mais leur donne une autre consistance. Pensons aux pratiques sportives qui sont aujourd'hui un des lieux où s'expriment ces références alors que la confrontation sportive suppose des règles, une compétence universalisables. Même pour celles qui connaissent le plus haut degré de rationalisation technicienne, perdurent les revendications d'un "style propre" à tel ou tel groupe localisé. Et lorsque celles-ci s'estompent, l'affirmation de l'excellence des siens, qui mobilise de façon parfois éphémère une foule devenue spectatrice, demeure.

Si les différences massives et qui imposaient comme des évidences les identités locales semble s'amoindrir voire quasiment disparaître (1) il ne faut pas voir seulement, nous semble-t-il, dans l'intérêt qu'on leur porte aujourd'hui , un pur travail idéologique. Ce qui importe finalement dans les activités humaines c'est le sens dont elles sont porteuses : il faut sans doute moins se fier à une appréciation "objective" et quantifiée des différences qu'au

(1) Cf. par exemple R. HOGGART, La Culture du Pauvre, Ed. de Minuit, 1970, pour qui les médias diffusent une culture du "brave type de n'importe où" portant atteinte à la culture populaire.

fait que, même minimes, elles soient magnifiées et traitées comme un élément fondamental du repérage social ou de l'affirmation de soi. Lorsque nous évoquons une manière d'être ou un style d'existence tel qu'il est revendiqué, magnifié, etc. , il faut se souvenir que dans l'existence , il y a ex-ister, c'est-à-dire se projeter, se donner un avenir. Si nous tenons à l'histoire, à l'historicité comme élément constitutif de l'identité, ce n'est pas seulement parce qu'il nous semble important de situer le présent par rapport au passé, mais parce que l'histoire c'est aussi l'avenir que l'on essaye de se donner collectivement.